n'aurait pu lui appliquer l'épithète malsonnante de *vieux beau*.

Il franchit d'un pas ferme et plein d'élasticité les nombreux étages qui le séparaient du logis de Georges Tréjan.

Arrivé en face de la porte de l'atelier, il ne se donna point la peine de sonner, et il frappa deux ou trois fois contre cette porte avec le pommeau de son stick.

Le visiteur était sans doute un familier de la maison, un intime toujours bien accueilli, car Valentin prit à sa vue sa physionomie la plus avenante, et, sans consulter son maître, il ouvrit l'atelier et annonça :

— Monsieur le baron de Croix-Dieu...

L'artiste poussa une exclamation joyeuse en entendant ce nom. Il fit quelques pas à la rencontre du nouveau venu et lui serra la main, en s'écriant avec une sincérité manifeste :

— Ah ! baron, quelle bonne visite, et que je suis heureux de vous voir !...

— Je l'espérais un peu, mon cher Georges, répondit M. de Croix-Dieu en souriant, et c'est pour cela que me voici...

Tréjan conduisit le baron auprès du poêle, le contraignit à s'installer dans le grand fauteuil et plaça la boîte de cigares à portée de sa main.

— Il y a des siècles que je ne vous ai vu !... reprit-il ensuite, quinze jours au moins ! Je commençais à me croire oublié !...

— C'était une injuste et vilaine pensée que vous aviez là ! répliqua M. de Croix-Dieu, vous savez à quel point vous m'êtes sympathique, et je crois ma sympathie payée de retour.

— Qu'avez-vous fait pendant ces quinze jours qui m'ont semblé si long ? demanda le peintre après avoir de nouveau serré la main du baron.

— Eh ! mon Dieu !... toujours la même chose...

XII

Georges Tréjan sourit de la réponse de son visiteur.

— Toujours la même chose ! répéta-t-il, ah ! baron, il y a bien de la variété dans cette uniformité prétendue !

— Vous savez, reprit M. de Croix-Dieu, nous autres gens de loisirs, qui n'avons rien à faire, nous sommes en réalité occupés du matin au soir et du soir au matin... Paris nous prend dans un engrenage de futilités auquel il est parfois impossible de se soustraire, même pour venir serrer la main de ses meilleurs amis... On nous croit libres, nous sommes esclaves...

— Esclaves du plaisir ! s'écria Georges avec envie.

— Ce sont toujours des chaînes...

— Légères à porter !

— Géantes bien souvent ! Enfin, je les suis avec philosophie ! Et vous, cher artiste, que devenez-vous ?... Etes-vous content ?

— Ah ! non, par exemple !...

— Bah ! et pourquoi donc ?...

— Parce que tout va mal !...

— Le travail ?...

— Me fatigue et ne me mène à rien !...

— L'argent ?...

— Me fait défaut !...

— Les dettes ?...

— Me débordent !... Bref, vous voyez un homme absolument découragé !...

— Découragé !... à votre âge et avec votre talent !... allons donc !... ma parole d'honneur, cela n'a pas le sens commun ?

— Ah ! cher ami, s'écria l'artiste, pour l'amour de Dieu, ne me parlez pas de mon talent ! Si véritablement j'en ai, les résultats auxquels il m'a conduit sont si piètres que mieux vaudrait qu'il n'existât point ! Voulez-vous juger par vous-même de la haute situation que j'occupe dans le monde des arts ?... Ecoutez les offres charmantes qu'un marchand de tableaux me faisait tout à l'heure...

Et Georges raconta dans ses moindres détails son entretien avec Vibert.

— Vous avez raison, mordieu !... dit vivement le baron, quand l'artiste eut achevé, de telles propositions sont humiliantes et inacceptables ! Cet homme et ses pareils abusent odieusement de la nécessité où ils vous voient de vivre de votre travail... Si vous aviez une fortune indépendante, qui vous permit de dominer la situation, vous les entendriez vous parler un tout autre langage !... ils feraient antichambre chez vous !... ils seraient humbles, obséquieux, serviles et suppliants, pour obtenir en les couvrant d'or quelques-unes de ces toiles fines, charmantes, adorables, que le public, le vrai public, sait bien apprécier à leur juste valeur...

Georges accepta sans se faire prier les délicates flatteries de son interlocuteur, puis il répliqua :

— C'est possible... c'est même probable... mais malheureusement je ne domine pas la situation !... c'est elle qui me domine ou plutôt qui m'écrase... Je suis pauvre, je ne cesserai jamais de l'être, au moins par mon travail, et si (chose tout à fait invraisemblable !) quelque fortune inattendue me tombait du ciel, je vous le dis franchement, baron, il est bien probable que je ne travaillerais plus... Ma nature n'est point faite pour la lutte... Je n'ai nulle ambition... Je dédaigne la célébrité... (peut-être comme le renard de la fable dédaignait les raisins qu'il déclarait trop verts !...) Bref, je ne souhaite que le repos...

— Par le repos, vous entendez la vie de plaisir, n'est-ce pas ?

— J'en conviens, ... C'est mon rêve...

— Il vous faudrait soixante ou quatre-vingt mille livres de rente... un petit hôtel, nid délicieux capitonné de soie et truffé d'objets d'art... il vous faudrait des chevaux de sang, des voitures du bon faiseur, le premier tailleur de Paris, les cabarets en vogue, les boudoirs à la mode...

— Oui... oh ! oui... murmura le jeune homme avec un long soupir, il me faudrait tout cela ! mais, je vous l'ai dit, c'est un rêve...

— Qui pourra se réaliser... ?

— Et comment ? par quel prodige ? D'où me viendrait un héritage ? je ne me connais point de parents...

— On devient riche par un mariage aussi bien que par une succession...

— Me marier !... moi ! s'écria Georges.

— Cela vous déplaît-il, par hasard ?

— Je n'en sais rien... Je n'y ai jamais songé... Ce que vous me dites, d'ailleurs, est de la haute fantaisie... Est-ce qu'une femme riche voudrait de moi ?...

— Pourquoi non ?

— Pour une raison sans réplique à notre époque...

— Laquelle ?

— Je n'ai rien...

— Vous n'avez pas d'argent, mais avez autre chose...

— Quoi donc ?

— D'abord, mon cher Georges, vous êtes très-beau...

— Oh ! baron, ménagez ma modestie... interrompit le jeune homme en riant.

— Oui, très-beau, je le répète, reprit M. de Croix-Dieu, et, ce qui est mieux encore, très-distingué... Vous êtes suffisamment instruit, spirituel, bien élevé, gentleman jusqu'au bout des ongles... Vous portez un grand nom... Vous êtes le comte de Tréjan !...

— Ceci, baron, est une non-valeur ! J'ai quitté mon titre inutile le jour où j'ai compris que nulle prétention aristocratique ne pouvait s'allier sans ridicule à la vaineuse d'un pauvre diable de rapin !... Pour tout le monde, aujourd'hui, je suis Georges Tréjan, pas autre chose, vous le savez bien...

— Georges Tréjan, dont les ancêtres étaient aux croisades ! Croyez-moi, cher, cela vaut son prix ! La couronne aux neuf perles, quand elle est historique, devient un joli hameçon dans la main d'un pêcheur de dots.

— Je me déclare tout à fait impropre à me servir d'un tel hameçon... Je serais, à cette pêche, d'une maladresse absolue...

— Vous, peut-être... mais moi ?...

— Comment, vous ?...